

L'EXPÉRIENCE EN PHILOSOPHIE.  
PRAGMATISME ET EMPIRISME :  
ENTRE JAMES ET BERGSON  
par Claude-Raphaël SAMAMA

L'histoire de la philosophie et ses différentes doctrines ou systèmes pourraient bien s'articuler autour d'une seule et même notion, celle d'expérience. Il faudrait bien évidemment alors, définir celle-ci et lui donner statut. Si l'expérience est ce en quoi/par quoi le réel se donne pour/à nous, alors elle est équivalente à tout ce qui du monde est accessible, c'est-à-dire connu. Elle laisserait en dehors d'elle, l'inconnaissable. Il resterait à voir jusqu'où et comment, et le comment, qui est celui de nos moyens, conditionne alors le jusqu'où.

L'expérience renverrait d'abord à la possibilité d'entrer en contact avec un donné, selon tel ou tel processus interne ou externe. La perception naturelle, extérieure ou intuitive, en est un. Tout dispositif d'expérimentation, artificiel ou médié, en est un autre. Le connaître comme résultat vient conclure ou tirer profit de cela même. En ces trois dernières modalités se présenterait tout système où prévaudraient le phénomène, la pensée ainsi activée et l'effet du procès intellectuel en jeu. On aura reconnu là, les deux polarités où se distribue l'ensemble des systèmes philosophiques : empirisme et intellectualisme, intuitionnisme et logicisme, réalisme objectif et constructivisme transcendantal. D'un côté, la primauté du donné brut venu de l'externe (perception) ou de l'interne (intuition) sans médiation, de l'autre l'élaboration logique préalable comme condition d'accès à la connaissance.

La problématique générale du pragmatisme et de ses développements s'élabore à cette lumière et prend sens dans le cadre précédent. Sa formulation avec, à l'origine, Peirce, James et Dewey, en tire les conséquences ultimes pour un savoir du réel, et lie dans une approche philosophique nouvelle, le fait et sa valeur. En mettant à son centre la question de l'expérience et ses conséquences modales, le pragmatisme qui est d'abord, on l'aura compris, un empirisme, a permis à travers les pensées que l'on va mettre en relief, de faire se rejoindre les deux versants subjectifs et objectifs du réel, le plus souvent séparés dans la tradition philosophique. La réalité véritable reçoit, dans cette conception, un traitement où elle n'est plus un absolu ontologique, mais se voit conçue, relativisée et instrumentée à l'aune de sa relation à l'homme et son action en retour. À travers elle, les deux pôles traditionnels du sujet et de l'objet, de l'expérience et du monde, du savoir et du pouvoir, sont amenés à se rejoindre et se valider l'un par l'autre dans la connaissance et l'usage que nous en avons, plutôt qu'à se séparer et s'éloigner au détriment de leur nature propre, leur

interaction étant fondatrice et heuristique. Il restera à voir la portée et les conséquences d'une telle orientation.

Les développements qui suivent, autour du pragmatisme et des philosophies empiristes, s'attachent plus particulièrement à William James et Henri Bergson, dont on fait dans le contexte, un choix délibéré, qui sera à mesure justifié. Les styles et les élaborations philosophiques respectifs, à partir du thème de l'expérience chez les deux penseurs, ont en effet, l'avantage de marquer des proximités mais aussi des différences à travers deux inspirations spécifiques de l'activité philosophique. Ils ne peuvent pas, par ailleurs, ne pas croiser, comme on vient de le suggérer, d'autres systèmes jalonnant l'histoire de la pensée, ni l'enjeu philosophique comme rapport au monde, où se discerneraient les voies de la philosophie anglo-saxonne et américaine, en contrepoint de la tradition continentale.

### L'expérience comme fondement philosophique

L'expérience est une des données implicites de toute philosophie. Cette assertion pourrait pourtant constituer un paradoxe pour la plupart d'entre elles, qui partent de cette dernière sans le reconnaître. Nous verrons dans ce qui suit que le statut et l'importance que l'on reconnaît à l'expérience, partagent les écoles, les systèmes ou les grandes pensées. La place qu'on lui accorde pourrait même constituer un critère d'analyse permettant de classer ou ordonner ces derniers, eu égard au statut plus ou moins pertinent qu'on lui attribue. Sans revenir au paradigme classique des oppositions entre l'essentialisme heuristique de Platon et l'empirisme substantialiste d'Aristote, elle se retrouverait comme ligne de partage entre l'idéalisme scolastique puis cartésien et le criticisme, selon la ligne allant de Locke à Kant, en passant par Hume qui en fit la clef de toute connaissance par nature.

Descartes lui-même pourrait bien s'inscrire dans cette filiation d'un recours obligé à elle. Au cœur de l'édifice des Méditations ne trouve-t-on pas en effet des expériences intérieures. Le Cogito comme résultat du doute hyperbolique n'est-il pas la déduction irréfutable de l'expérience du doute et l'intuition, qui lui sert de guide, le vade mecum qui conduit à installer tout l'édifice de la véracité et de ses fondements ? L'expérience reste ici intériorisée et en quelque sorte formelle, puisque sa validation, outre son centrage sur l'ego - fût-il transcendant à sa manière - fait ensuite intervenir Dieu comme garant du véritable, mais en convergence avec la part rationnelle éprouvée de la connaissance.

Il faudra attendre Lockel pour entrer dans une systématisation de la fonction d'expérience et d'analyses qui mettent au jour les mécanismes intellectuels et langagiers sous-tendant nos rapports au réel. La distinction des qualités premières et des

qualités secondes étayera les processus d'entendement et la nature véritable de la réalité. La mise en avant du rapport au langage clarifiera son expression issue des expériences que nous en faisons.

Hume<sup>2</sup>, qui réveilla Kant, comme chacun sait, de son sommeil dogmatique, mit l'expérience au cœur d'une pensée qui, peut-être la première, prit le réel comme « nature » en tant qu'enjeu crucial de toute connaissance à vérifier. Il déplacera la question, de l'intérieur de la pensée à son extérieur, qu'elle veut ou croit penser. Si elle n'est pas lui et s'en démarque, alors il faut en examiner les liens, sans a priori ou réquisit préalable. L'expérience ne livre rien d'autre pour lui, que l'habitude et des séries liées de phénomènes dans quoi tout se résout. Il n'y a pas d'autre possibilité de concordance que celle que la nature offre et à quoi doit se plier l'entendement, sans que la réciproque puisse valoir, dans tous les cas pour une théorie de la connaissance pure de tout a priori.

On comprend que Kant ait été, plus que d'autres, sensible à de tels arguments qui l'inclinèrent à favoriser l'expérience du monde au détriment de sa pensée. Il se crut pourtant obligé d'en établir les conditions et de construire un système transcendantal comme condition du connaissable. Le phénomène, comme objectivité externe, fournit seul la matière d'une expérience en contrepoint du noumène inaccessible, car justement, il n'est pas d'expérience de ce dernier. Dans son système, la construction transcendantale vient opposer son lourd appareil et fait perdre la spontanéité de l'expérience, la grevant des multiples médiations « logiques » auxquelles serait soumis le connaître, à travers concepts, catégories de l'entendement, raison régulatrice, logique, dialectique, etc..

1 / J. Locke, Essai concernant l'entendement humain, 5e éd., Paris, Vrin, 2000.

2 / D. Hume, Enquête sur l'entendement humain, Paris, Garnier-Flamarion, 2006.